

Inter
Art actuel



Johannesburg Paysages urbains en transition

Thorsten Deckler et Shivan-Wen Chu

Numéro 72, hiver–printemps 1999

...fuites...espaces...contrôles...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deckler, T. & Chu, S.-W. (1999). Johannesburg : paysages urbains en transition. *Inter*, (72), 8–11.

Paysages urbains en transition

Thorsten DECKLER et Shivan-Wen CHU

Johannesburg est toujours stimulante et complexe pour nous qui y vivons et y travaillons. Étant la ville la plus peuplée d'Afrique du Sud, la transition de l'ancien au nouveau régime s'y fait de façon particulièrement intense. Les idéaux d'une société tout récemment démocratisée doivent maintenant composer avec le paysage légué par des années d'apartheid.

Ce paysage traverse une lente mutation. Certains changements sont radicaux et positifs mais d'autres ne font que renforcer les vieilles séparations. La peur du crime sous-tend l'émergence d'une esthétique de la sécurité (*security aesthetic*) dont se servent les promoteurs immobiliers pour mettre au point de nouvelles typologies architecturales. Ces typologies prolifèrent rapidement et sont en train de devenir une caractéristique importante du paysage des périphéries.

Le noyau central de la ville (*Inner-City*) de Johannesburg est en équilibre précaire. Celle-ci pourrait aussi bien se révéler un modèle urbain pour toute l'Afrique que devenir un échec complet et sans lendemain. Pendant que la population du « premier monde » se développe dans ses centres en périphérie, une nouvelle génération de citoyens africains est en train de s'installer dans le noyau central.

Comment se comporte Johannesburg maintenant qu'elle a explicitement abandonné l'idéologie qu'il a formée ? Peut-elle devenir un centre africain d'importance où premier monde et tiers-monde se soutiendraient mutuellement ?

Nous sommes de jeunes architectes à la recherche des aspects inexplorés de Johannesburg. Lors de nos observations des différentes zones urbaines, nous nous sommes intéressés aux forces qui influencent le développement de la ville et aux solutions adoptées par la population pour faire face à la violence. Nous avons alors découvert à quel point la vie courante de l'urbanité africaine est pleine d'optimisme et de potentiel. Les différences et les préjugés existeront encore longtemps, mais lorsque des relations



s'établissent, que ce soit dans une rue marchande, à un concert de jazz ou au travail, les tensions tombent et on est alors renversé par la vitalité de Johannesburg.

Zones et vides

À Johannesburg, l'apartheid a laissé derrière lui une série de zones entre lesquelles s'intercalent de grands vides. Chaque zone a un usage bien déterminé, une fonction unique. Il en résulte une population dont la culture et le niveau social sont homogènes. Les vides sont des terrains vagues, des industries ou des autoroutes qui agissent comme espaces tampons entre deux zones.

J'ai grandi et longtemps habité l'une de ces zones. Lorsque je me rendais dans une autre zone pour étudier ou travailler, je me sentais comme un touriste, comme un étranger n'ayant aucune raison d'être là. Dans la ville des dualités, les écoles, les centres sportifs et les centres culturels ont été construits en double : on maintenait les points de contact entre les différentes cultures à un strict minimum. Encore aujourd'hui, Johannesburg ressemble à un parc d'amusement où cha-

que attraction serait sous le régime de rituels et de lois d'exclusion lui étant spécifiques.

Les théories d'urbanisme moderne servirent de prétexte au développement de ce paysage. Mais les principes de communauté, d'égalité, d'universalité et d'ouverture ne s'appliquaient qu'à l'intérieur d'une même zone. 1° Le noyau central de la ville fut construit selon le modèle moderne de la trame d'immeubles d'habitation et de tours à bureaux. 2° La banlieue nord développa des ensembles à basse densité constitués de villas entourées de grands terrains. 3° Les townships devinrent de grandes villes-dortoirs servant à fournir des travailleurs au noyau central et à la banlieue réservée aux Blancs. Partout sur le globe, des villes se sont développées en suivant ces lignes. On isole les pauvres pour mieux les amener à travailler au service d'une minorité. Mais en Afrique du Sud, ce processus a été codifié en détail de façon à ce qu'une minorité puisse rester au pouvoir en entretenant les différences de race et de classe sociale. Il en résulte un paysage hétérogène constitué de zones homogènes, une série de contenants de purs concentrés de culture.

PHOTO 1 : Le centre-ville, un artefact moderniste PHOTO 2 : Zone de township. PHOTO 3 : Paysage d'enclave fortifiée PHOTO 4 : Façade moderniste qui expose les rituels du quotidien PHOTO 5 : Le jeu PHOTO 6 : La vie africaine sous l'autoroute PHOTO 7 : L'enclave fortifiée : le parc à bureaux stylisé en forteresse médiévale PHOTO 8 : Modèle graphique de la ville de l'apartheid PHOTO 9 : Pancarte typique dans certaines banlieues PHOTOS 1,4,5,6,7 et 9 : T. DECKLER et S-W CHU PHOTOS 2 et 3 : E. BROOKS et M. MAGNER

Ce paysage de zones et de vides doit maintenant s'adapter à la démocratie. Cette obligation génère des possibilités intéressantes : Johannesburg étant le résultat d'une ancienne volonté de préservation des différences, de nouveaux points d'interaction devront être conçus. Les vides séparateurs sont autant de périphéries internes où l'on pourrait établir des connexions à grande échelle. Les concentrés d'énergie des différentes zones pourraient alors se mélanger. Les connexions entre les zones deviendraient autant de corridors le long desquels une grande variété de services et d'habitations pourraient s'implanter. Le paysage de zones et de vides serait alors traversé par une série de villes linéaires. L'apartheid a cependant agi avec tant de rigueur que seule une longue persévérance permettra de telles transformations.

Spéculation

Le développement de Johannesburg est presque entièrement déterminé par la spéculation foncière. Le tissu du noyau central a déjà été renouvelé trois fois durant sa courte existence. Malgré de graves problèmes de logement, l'État n'a présentement aucun contrôle sur le développement urbain. Les terrains intérés-

sants sont rapidement exploités, mais les townships et le noyau central sont délaissés parce que considérés comme peu sûrs. En réponse au crime, les promoteurs proposent une nouvelle solution : l'enclave fortifiée.

Crime

La vie à Johannesburg est tendue. L'euphorie accompagnant la transition pacifique est ponctuée de crises de paranoïa. Longtemps, le crime a été un phénomène propre au noyau central de la ville, mais avec l'accroissement des différences entre riches et pauvres, il s'est étendu à toute la ville. Anecdotes personnelles, farces, bulletins télévisés et manchettes de journaux concourent à amplifier la menace. Les habitudes quotidiennes se transforment : on ne se déplace en voiture qu'avec les portières barrées et les fenêtres remontées ; certaines parties de la ville sont évitées ; plusieurs croient nécessaire de porter une arme à feu. Bref, l'atmosphère de la ville est chargée de méfiance et de soupçon.

Pour se prémunir contre les vols par effraction qui sont souvent accompagnés de violence physique, le domaine privé se fortifie. Le paysage urbain est forcément lui aussi transformé et une nouvelle es-

thétique reliée à la sécurité est en voie de s'établir. Chez les riches et parmi la classe moyenne, les murs de propriété s'élèvent toujours plus haut. On les couronne de clôture électrique, de pieux, de tessons de bouteille, de barbelés et même de caméras de surveillance. Des agences privées offrent les services d'agents de sécurité. Dans certaines banlieues, la plupart des propriétés affichent que l'on répondra à toute intrusion par la violence armée. Mais alors que les riches peuvent se permettre de faire installer des systèmes de sécurité à la périphérie de leur propriété, les pauvres ne peuvent que verrouiller la porte de leur maison.

Les promoteurs immobiliers se sont vite rendu compte qu'il serait profitable d'incorporer des systèmes de sécurité à leurs nouveaux projets. En donnant une réponse tangible à la paranoïa généralisée, ils garantissent la rentabilité de leurs projets. Présentement, de nouvelles typologies prolifèrent sur de grandes étendues de terrain, surtout dans les banlieues aisées. Elles forment ensemble un patchwork qui donne des caractéristiques originales à de larges portions de la ville.





4

Ces nouveaux ensembles sont planifiés de façon à ne supporter qu'un type de fonction. Les bâtiments se ferment à la rue et sont indépendants de leur contexte ; on pourrait les parachuter n'importe où. Leur périmètre est protégé par des murs élevés et des clôtures électriques. L'unique point d'entrée est défendu par des gardes de sécurité et une barrière automatisée. Derrière les murs protecteurs, bureaux et maisons sont décorés par un collage confus d'éléments architecturaux du passé. Le victorien, le Tudor, le méditerranéen et même le médiéval sont autant de styles faisant allusion à des valeurs de stabilité et de bonnes mœurs grâce auxquelles la violence environnante peut être oubliée.

Lorsque nous voulons pénétrer à l'intérieur d'une enclave, notre identité et nos intentions sont enregistrées. Comme clients potentiels nous sommes assaillis par des opérations de marketing, comme journalistes on nous considère d'un œil méfiant, comme étudiants on nous interdit tout simplement l'entrée. Une fois la barrière passée, de nouveaux règlements s'appliquent. Les photographies sont interdites.

Townships

Les habitants des townships résident loin de leurs lieux de travail qui sont en banlieue ou dans le noyau central de la ville. Ici, la criminalité affecte la vie encore

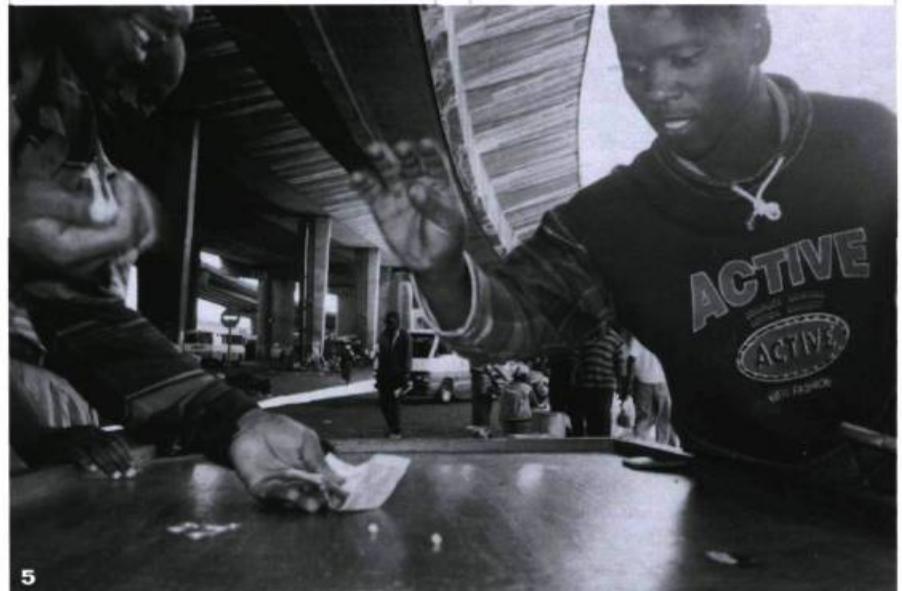
plus gravement qu'ailleurs. Par exemple, le vol d'une bicyclette utilisée par quelqu'un n'ayant pas d'autre moyen de transport à sa disposition, est bien plus tragique que le vol d'une BMW dont le propriétaire est assuré. Souvent, les possessions des gens ne sont protégées que par une porte fragile. Seuls les plus fortunés ont les moyens d'ériger un mur sur le périmètre de leur propriété. Ces murs deviennent des marques de statut social qui détonnent dans un tissu urbain largement composé de parcelles ouvertes sur la rue.

Pendant le jour, les rues sont activement utilisées par une foule de gens, et les maisons ne sont séparées de la rue

que par un minuscule jardin. Cette absence d'entraves visuelles significatives entre la maison et le domaine public permet d'assurer une surveillance et donc une certaine sécurité. C'est aussi ce qui rend possibles les interactions sociales qui sont ici beaucoup plus nombreuses que dans les banlieues. La nuit cependant, l'activité se retire derrière des portes closes. La ville devient alors un sinistre no man's land.

Le noyau central de la ville (Inner-City)

Le noyau central a longtemps été considéré comme étant neutre et stable. Mais lorsque les lois du vieux système se



5

note 1 [Note du traducteur] Le terme *Inner-City* ne trouve pas d'équivalent direct dans la langue française, probablement surtout parce qu'il s'agit d'un phénomène plutôt rare dans les villes francophones. Il faut entendre par ce terme quelque chose comme le « ventre de la ville », une zone habituellement pauvre, violente et éminemment urbaine.

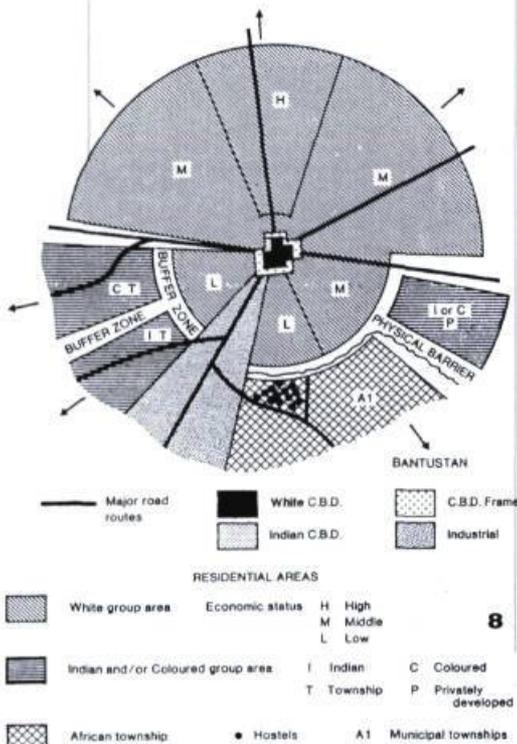
sont mises à disparaître, la population s'est rapidement transformée. Pendant le boom économique des années quarante-vingt, les grandes entreprises se sont précipitées sur les sites des quartiers moins denses et plus sécuritaires au nord de la ville, laissant derrière elles un vide qui fut rapidement comblé par des populations plus pauvres.

L'absence de réglementation a permis le développement de toute une structure économique officieuse. Des immigrants arrivent de la banlieue, de la campagne et de l'étranger à la recherche de nouvelles perspectives d'avenir. Des entreprises se créent spontanément le long des voies piétonnes à l'intérieur de la ville et autour des échangeurs routiers. À l'intérieur de ce système, les gens créent leurs propres emplois.

C'est dans les parties résiduelles de la ville que se sont établis de nouveaux petits centres informels :

— Le marché Faraday Muti : Une autoroute surélevée sépare le sud de la ville d'une zone industrielle tout en abritant une vaste friche linéaire (un vide). Sous l'autoroute, à proximité de la station ferroviaire et de la station de taxis, un gigantesque marché africain avec ses salles de consultation tenues par des Inyangas (sorciers) s'est établi. Mis à part l'achat de remèdes contre à peu près tous les problèmes imaginables (y compris les partenaires infidèles), on peut y parier, s'y faire couper les cheveux ou y manger un bon repas.

— Le marché Mai-Mai : Un dépotoir a été converti en atelier de production de meubles à partir de vieilles pièces de bois. D'autres ateliers produisent des souliers à partir de vieux pneus.



Economic status of black group areas not differentiated
Domestic servant quarters not shown



— Le parc Pioneer : En plein cœur du centre-ville, un autre petit centre informel a vu le jour. Un espace autrefois symbolique mais peu utilisé est devenu un site d'entreposage pour les kiosques mobiles de plus de 900 marchands ambulants. Tous les jours de semaine, les marchands partent avec kiosques et marchandises vers les différents points de vente dans la ville. Il s'agit de l'initiative d'un seul individu qui a su reconnaître un besoin et y répondre.

En parallèle à cette prolifération de l'économie informelle, une nouvelle population d'Africains s'approprie les immeubles d'habitation et les tours à bureaux. Le centre-ville en tant qu'artefact du modernisme se modifie donc peu à peu.

Transition

On estime que dans les quinze prochaines années, la population de Johannesburg passera de 4 à 10 millions d'habitants. En plus des difficultés habituelles que confrontent une ville de cette taille, Johannesburg devra aussi faire face à tout un éventail de problèmes résultant de son ancien système. Même si les barrières légales ont été levées et que la ville est maintenant accessible à tous, le paysage de l'apartheid reste largement intact.

Le paysage existant doit être accepté comme base pour les nouvelles interventions. Les traces de la ségrégation ne peuvent être simplement effacées d'un seul grand geste. Pour l'instant, les interventions se feront à petite échelle dans ce vaste paysage de zones et de vides. De même que les systèmes informels reconnaissent et exploitent certaines conditions, les interventions urbaines devront intégrer de façon critique les forces et tendances qui donnent forme à la

ville. Éventuellement, premier monde et tiers-monde devraient pouvoir coexister en symbiose.

En tant que jeunes architectes, nous croyons qu'il est excitant et stimulant de commencer à travailler à Johannesburg dans le contexte de la transition. L'énergie positive et la vigueur qui se dégagent de la période actuelle pourraient devenir des caractéristiques permanentes de la ville.

